

La rue de Richelieu vient enfin, où siège la Bibliothèque nationale.

Nous entrons.

§ 53 **La découverte de la Bibliothèque nationale a été un des événements les plus marquants de mon existence**

La découverte de la Bibliothèque nationale a été un des événements les plus marquants de mon existence. Jusqu'au jour, qu'hélas je ne peux retrouver exact dans mon souvenir, où j'ai franchi pour la première fois ses augustes portes dans l'intention de demander, en tremblant, une carte de lecteur, je n'avais fréquenté les bibliothèques (je veux dire les bibliothèques publiques ; ma première bibliothèque avait été celle de mes parents et je fréquentais beaucoup la mienne, la nôtre) que pour des raisons strictement fonctionnelles, de travail

(la bibliothèque de la Sorbonne, comme étudiant, d'abord d'anglais, puis de mathématiques (→ branche 3), la bibliothèque du département de mathématiques, à Rennes, et celle de l'institut Henri-Poincaré, depuis que j'avais accédé à un poste de l'enseignement supérieur). Il ne m'était jamais venu à l'idée d'y aller lire ; et encore moins d'aller lire dans la plus grande, la plus vaste de toutes, du moins en France, la BN, la béenne.

Devenir lecteur à la BN (c'est le titre qui vous est attribué, avec la délivrance d'une carte) fut le résultat d'une décision aux consé-

quences incalculables alors (je pensais, au début, n'y faire séjour que pendant l'exécution de mon projet de poésie ; mais j'y vais encore aujourd'hui). Elle fut à l'origine d'un mode particulier d'exercice d'une des passions fondamentales de ma vie, la lecture (j'ai dit m'autorisant un barbarisme horrible que j'étais un homo lisens (→ branche 1) ; tant qu'à faire, ajoutons-en un autre : je suis un spécimen de l'homo bibliothecus, dont on nous annonce la disparition, sous les assauts de la 'réalité virtuelle' ; l'*homo lisens* comme l'*homo bibliothecus*, l'une de ses races, devant rejoindre l'homo neandertalis dans le cimetière des espèces).

L'amour des bibliothèques, d'abord exercé sur un objet unique, la BN, s'étendit ensuite à toutes les bibliothèques, ou presque. Et un jour je rencontrai celle qui devint et reste de toutes ma préférée, la British Library, à Londres. Mais je n'oublie pas que la BN fut la première (« Jamais de la vie on ne l'oubliera/ la première bibliothèque qui vous a ouvert ses bras »).

J'ignorais que je suivais les traces de mon maître Queneau. Dans un poème de Courir les rues, livre qui m'accompagne dans mon périple parisien de ces derniers mois, je recopie ce début de poème :

Square Louvois

Le jour de Munich je suis allé à la Bibliothèque nationale
seul lecteur

hantant les 1155 mètres carrés du hall construit par
Labrousse en 1868

[...]

Je connaissais un lecteur constant et fidèle de la BN : mon beau-père Paul Bénichou. Il y venait tous les jours pendant les mois où il n'enseignait pas à Harvard (et il avait dû y venir bien avant guerre, puis dans l'immédiat après-guerre assidûment, avec une parenthèse argentine rendue nécessaire par les agissements d'un certain Darquier de Pellepoix (et autres personnages de cette espèce)).

Il occupait toujours la même place, la place 115 (je ne peux pas passer devant la place 115, en bord d'allée centrale, du côté droit, sans

considérer son occupant comme un usurpateur), et y disposait avec soin un des fichiers où il enfermait, patiemment, méticuleusement, le trésor fourmillant de données et réflexions sur le romantisme français et ses suites, dont il distilla ensuite, longtemps après, en quelques livres magistraux, l'essentiel.

Il nous expliqua un jour (à sa fille Sylvia et à moi-même) sur quelques exemples comment, d'un tout petit carton de papier étroit, d'une fiche couverte de son écriture nette mais minuscule, il pouvait sans hésitation et rapidement extraire le contenu factuel et mental qui s'y était trouvé enfermé, parfois des années auparavant, par ses soins. C'était une opération presque magique, qui faisait penser à ces architectures autant mentales que matérielles qui naissent brusquement, de quelques brins de papier, entre les mains d'un maître japonais des origami.

Il était honorablement connu à la bibliothèque. Non seulement des conservateurs de diverses fonctions, dans la salle des imprimés, aux périodiques, à la réserve, mais des magasiniers. Il offrait chaque année, à l'occasion des vœux de nouvel an, au chef des magasiniers de la 'grande salle', une petite somme d'argent, pour étrennes, à répartir en quelques bouteilles sans doute, symbole de sa courtoisie et de sa reconnaissance.

Quand Sylvia, à son tour, vint y travailler, il la présenta à cet homme qui ne put s'empêcher de dire : « Si jeune, et vous la mettez déjà dans les livres ! »

Ce n'est pas sans hésitation que j'en vins à me décider à devenir, moi aussi, un lecteur.

Mes fonctions universitaires me le permettaient maintenant, me donnant droit, sans trop de difficulté, à une carte annuelle.

Mais je n'arrivais pas à me débarrasser de l'idée que l'usage que j'allais faire de ce droit d'accès à toute la mémoire du monde (pour reprendre le titre du documentaire d'Alain Resnais) était horriblement frivole.